

l'auteur examine la valeur du subjonctif après *croire* affirmatif (pp. 133-136).

Enfin, Margareta Silenstam (p. 140) constate à propos du caractère de l'évolution de la syntaxe modale des complétives que «c'est plutôt le subjonctif qui a élargi son domaine aux dépens de l'indicatif, de façon qu'il s'avère sans doute exagéré de parler, d'une façon générale, de la décadence progressive de ce mode».

Tove Jacobsen
OSLO

BENGT HASSELROT: *Etude sur la vitalité de la formation diminutive française au XX^e siècle*. Studia Romanica Upsaliensia 8, Uppsala, 1972. 112 p.

La vitalité des études romanes en Suède au XX^e siècle est chose bien connue. Vers le milieu du siècle elles florissaient à Göteborg autour de Michaëlsson, à Lund autour de Lombard, à Stockholm autour de Tilander, et à Upsal autour de Hasselrot. Ce dernier, après s'être fait des élèves et des amis au Danemark au cours des années 40, avait célébré le tournant du demi-siècle en revenant à son cher Upsal. Il y publia, en 1957, ses «Etudes sur la formation diminutive dans les langues romanes», qu'il fait suivre maintenant d'une «Etude sur la vitalité de la formation diminutive française au XX^e siècle», huitième volume de la série de Studia Romanica Upsaliensia, qu'il édite depuis 1961.

BH est moitié suédois, moitié suisse, moitié danois – l'addition de ces fractions donnera la preuve de sa vitalité. Et il écrit dans un français délicieux, qui pourrait le faire prendre pour un natif de l'hexagone. Il s'en sert pour parler, avec un scepticisme souriant, de tous ces linguistes modernes qui croient avoir trouvé la solution définitive de la linguistique, les

structuralistes et les générativistes-transformationnistes. C'est surtout Jean Dubois qui est servi cette fois-ci.

BH s'est fait le botaniste des diminutifs français qu'il cueille depuis de longues années dans un champ d'un milliard et demi de mots, et dont il a pu rassembler 500 cas. Depuis son premier grand ouvrage sur les diminutifs romans, en 1957, BH a récolté 139 nouveaux diminutifs véritables en *-et(te)*, ce qui prouve que, malgré les fréquents bulletins de mauvaise santé, la formation diminutive française reste vivante et même bien portante.

Et ce chiffre est d'autant plus impressionnant que, depuis les années 60, le suffixe diminutif doit subir la concurrence du préfixe diminutif *mini-*. Cette concurrence est d'ailleurs une preuve supplémentaire de l'équivalence systématique du préfixe et du diminutif, qui sont tous les deux des dérivatifs homogènes, sans influence sur la base, par opposition au suffixe proprement dit, qui fait passer la base d'une partie du discours à l'autre. Chose amusante, de même qu'on peut mettre *petite* devant *-ette*, on peut combiner les deux dérivatifs diminutifs en concurrence. BH reproduit dans son texte une publicité pour la *mini-poubelette* – mot qui ne figure pas dans sa liste complète des diminutifs en *-et(te)*!

Parmi les diminutifs, BH ne compte, logiquement, que ceux qui indiquent vraiment la petitesse. Il n'enregistre donc ni *majorette* ni *midinette* ni *nuisette* ni *balanquette* (Albertine Sarrazin, *La Cavale* 13).

J'aurais aimé apporter, en hommage à BH, de l'eau à sa moulinette, mais c'est un tantinet dur. Voici quand même deux exemples qui pourraient peut-être lui faire plaisir. Pour BH, *menotte* n'est pas un diminutif, le mot ne signifiant pas «petite main». Or, c'est bien ce sens qui ressort de l'exemple suivant: *la menotte d'Eveline dans ma main* (Merle, Malevil,

1972, p. 329). Et BH a cherché en vain *sallette*, mais en voici un exemple: *ce champignonnement de salles et sallettes qui métamorphosent aujourd'hui le Quartier Latin en cinémathèque permanente* (Bory, *Nouvelles Littéraires* 3-9-73, p. 2).

Knud Togeby
COPENHAGUE

PETER BEHNSTEDT: *Viens-tu? Est-ce que tu viens? Tu viens? Formen und Strukturen des direkten Fragesatzes im Französischen*. Tübinger Beiträge zur Linguistik, 1973. 325 p.

Voici un livre vraiment utile, que je ne ferai guère que résumer, pour être utile à mon tour. Peter Behnstedt y établit, en se basant sur les enquêtes et statistiques d'autres auteurs, comme le Français Fondamental, Pohl, Renchon, Söll, et sur les siennes propres, le rapport qui existe entre les différentes constructions interrogatives directes du français parlé. Il distingue trois niveaux, langue populaire, langue familière et langue de la radio. Il aurait mieux fait de commencer par la langue familière, qui est une sorte de moyenne neutre, et c'est ce que je ferai dans mon résumé.

I. Dans la langue familière, les interrogations totales sont exprimées par la seule intonation: *Tu viens?* dans 90-95% des cas. Dans 3-8% des cas on emploie *Est-ce que tu viens?* L'inversion *Viens-tu?* n'apparaît que sporadiquement. L'inversion complexe *Ton père vient-il?* étant totalement sortie de l'usage, elle est remplacé par l'interrogation segmentée: *Ton père, il vient?*

Dans les interrogations partielles, l'ordre direct domine également. On a le type *Où il est?* dans 47% des cas, *Il est où?* dans 32%. Il ne reste pour *est-ce que*

que 13%, pour *Où c'est qu'il est?* 4%, et pour *Où est-il?* 4%.

L'ordre direct, *Comment tu les trouves?* s'emploie surtout après *pourquoi* et *comment*. On ne l'utilise pas après *quand*, pour éviter la collision avec la proposition temporelle *Quand il vient...*

La postposition des pronoms interrogatifs, *Il est où?*, se fait surtout avec *combien*, *quand*, *quoi*, rarement avec *comment*, pas du tout avec *pourquoi*.

La périphrase *est-ce que* se met surtout après *où* et *quand*, qui sont seuls à se construire avec *c'est que*.

L'inversion *Où est-il?* a été conservée surtout dans des expressions toutes faites introduites par *comment*: *Comment allez-vous?* Elle est relativement fréquente après *où*: *Où vas-tu?*

L'inversion nominale, *Où est ma valise?*, est rare, mais nécessaire après *quel*: *Quel est ton horaire?*, à moins de tourner la question autrement pour éviter le mot *quel*. L'inversion complexe, *Où tes parents habitent-ils?*, a totalement disparu de la langue familière.

II. La langue populaire ne se distingue que légèrement de la norme de la langue familière. Dans les interrogations totales, l'intonation exprime la question dans plus de 95% des cas. On se sert parfois de *est-ce que*, tandis que l'inversion est presque totalement abandonnée. La forme *-ti*, dont on a cru qu'elle allait se généraliser, n'existe pas dans la langue populaire, mais seulement dans des parlers régionaux.

Dans les interrogations partielles, le type *Où qu'il est?* est presque aussi fréquent que *Où il est?* Ce *que*, dont l'origine est mal éclaircie, s'emploie surtout après *pourquoi*, *quel...*, *comment*, *combien*, *qui*, moins souvent après *où* et *quand*.

III. La langue de la radio est une langue littéraire. Cependant, l'interrogation exprimée par la seule intonation domine toujours avec 41%, suivie de *est-ce*